

JEAN RENÉ JANNOT

A PROPOS DES CAVALIERS ÉTRUSQUES ¹

Les documents littéraires concernant l'usage de la cavalerie dans les armées étrusques sont relativement peu nombreux, mais ils sont indubitables, et le texte le plus éloquent est sans doute le passage où Denis d'Halicarnasse évoque la puissante efficacité de cette cavalerie dans la guerre menée contre les Grecs de Cumès (VIII, 5).

Cependant le plus grand nombre de nos témoignages est de nature iconographique, et ce sont les représentations qui nous renseignent le mieux sur l'usage militaire du cheval en Etrurie. Il est bien évident que le cadre très limité de cette communication ne saurait permettre d'aborder tous les problèmes qui se posent au chercheur, mais nous souhaitons seulement poser certains principes qui nous semblent indispensables à la lecture des documents iconographiques et formuler quelques questions touchant à ces interprétations mêmes. L'ensemble

¹ Les études fondamentales sur cette question sont les suivantes: W. HERBIG, *Les Hippeis athéniens*, dans *Mém. Inst. Nat. Fr.* 37, 1902, 265-317. IDEM, *Contribution à l'étude de l'Equitatus romain*, *CRAI*, 1904, 190-201. IDEM, *Die Castores als Schutzgötter des römischen Equitatus*, dans *Hermes* 40, 1905, 101-115. IDEM, *Zur Geschichte des römischen Equitatus*, dans *Abh. Bayern.* 23, 1909, 265-317. A. ALFOLDI, *Il dominio della cavalleria dopo la caduta dei re in Grecia ed a Roma*, dans *RendAccNapoli* 40, 1965, 21-34. Une polémique s'est alors instaurée entre A. ALFOLDI et A. MOMIGLIANO, qui propose une interprétation complètement différente en particulier dans *JRS*, 1966, 16 sq. et dans *Cavalry and Patriciate*, dans *Historia* 18, 1969, 385 sq. Une excellente mise au point se trouve dans F. de MARTINO, *ParPass* 191, 1980, 143 sq. Toutefois les questions ont été posées presque exclusivement à propos de l'Equitatus romain, remarquablement étudié par C. NICOLET et J. C. RICHARD. Pour avoir le point de vue étrusque il faut se référer à la très belle étude de M. TORELLI, *Tre studi di storia etrusca*, dans *DialArch* 8, 1974/1975, 13 sq. et à l'intéressante discussion d'une communication de C. AMPOLO, *DialArch* 4, 1970, 94 sq. Toutefois c'est dans les travaux de M. W. FREDERIKSEN, *Companion Cavalry, a question of Origins*, dans *DialArch* 2, 1968, 5-31, que la question est abordée d'une manière qui nous a semblé méthodologiquement fructueuse. On trouvera également des données intéressantes dans les études de A. SNODGRASS, *Early Greek Armours and Weapons* (1967); IDEM, article capital sur la tactique hoplitique dans *JRS*, 85, 1965, 110-122. Il faut aussi consulter P. A. L. GREENHALGH, *Early Greek Warfare* (1973) fondamental sur le combat à cheval, et P. VIGNERON, *Le cheval dans l'Antiquité* (1968). La publication des intéressants travaux de P. F. STARY, *Zur Eisenzeitlichen Bewaffnung...* (1981) et *Forging Elements in Etruscan arms*, *PPHS* 45, 1979, 181 sq.. J'ajouterai le titre d'un article à paraître dans les *RM*: J. R. JANNOT, *Les cavaliers étrusques*.

de ces problèmes (tactiques, techniques, sociaux, politiques, stratégiques etc.) fera l'objet d'une étude autrement plus large, mais finalement issue des questions qui sont ici posées.

LES SOURCES.

On peut, de manière schématique, distinguer trois modes de représentations des cavaliers en Etrurie dans un contexte strictement militaire et, par un curieux mouvement inverse que nous avons pu vérifier, plus les représentations s'attachent à transcrire la réalité d'un combat, moins elles sont dignes de foi, tandis qu'inversement celles qui montrent de simples exercices paramilitaires, des parades ou des jeux, apparaissent d'une étonnante rigueur et d'une parfaite précision.

Nous distinguerons ainsi:

Des scènes de combat.

Elles sont relativement peu nombreuses, mais en revanche elles sont très détaillées. Toutefois elles traduisent avec une claire évidence l'influence d'images tirées du mythe grec et le plus souvent elles répètent des modèles stéréotypés. Il est clair dans ces conditions que les images de combat qui nous sont parvenues sont des images convenues et souvent dépendantes de l'iconographie grecque.

Des scènes de défilés et de cortèges.

Ce sont des processions, des « *pompae* » qui le plus souvent nous montrent des triomphes publics ou privés. Mais on peut se demander si ces images sont celles de combattants « opérationnels » ou seulement de troupes de parade. L'armement, l'ordre de marche, l'usage du cheval ou du char, la place et les insignes du chef ne sont pas ceux qui sont en usage au combat au moment où s'exécute cette image du triomphe, mais ils proposent, en se référant à une tradition réelle ou fabriquée, une image valorisante de la société militaire. Une lecture de ces images dans un sens aristocratique ou au contraire isonomique doit donc être d'une extrême prudence.

Des scènes de carrousels et de jeux équestres.

Il s'agit de reportages sur des manifestations spectaculaires ou agônistiques. Ces témoignages sont irréfutables, mais les jeux et les spectacles, quant à eux, ne sont pas réellement des scènes militaires, mais seulement des ritualisations de l'entraînement, dont ils figent, peut-être pour des siècles, les pratiques et les techniques.

Il nous faut donc garder à l'esprit le fait que ces trois types de documents ne peuvent être utilisés au même niveau de témoignage.

FONCTIONS, ARMES, TACTIQUES.

De l'examen de près de 200 documents représentant des soldats montés il ressort clairement que la seule distinction fondamentale est celle que l'on peut établir en examinant les armes offensives des cavaliers. Il devient alors très évident qu'aux trois types d'armes correspondent trois fonctions militaires découlant elles-mêmes de trois comportements tactiques.

1. *La cavalerie qui combat à distance*².

Les armes sont presque exclusivement des armes de jet: javelots au nombre de deux (rarement trois), arcs courts accompagnés de petits carquois portés en bandoulière. Nous possédons peu de représentations de ces cavaliers au combat, sans doute en raison de la nature même de nos sources qui ne traduisent qu'un espace limité et ne permettent pas de transcrire correctement le combat à distance. En revanche nous les voyons souvent défiler, passer en longues théories, tant il est évident que l'attrait de ces figures répétitives, transmises par les produits orientaux et corinthiens répond à un besoin de la clientèle étrusque. Surtout les ritualisations de ces types de combat sont nombreuses et remarquablement attestées. Le témoignage de Virgile décrivant le « *Ludus Troiae* » nous montre les jeunes brandissant des javelots ou armés d'arcs de cavalerie et s'adonnant à ces figures de carroussel qui devaient être le meilleur entraînement à ce type de combat. Ce sont ces mêmes lanceurs de javelot que nous voyons passer au petit galop sur nombre de plaques de terre cuite (*tav. I a*) ou sur les panneaux peints de Caere. Quand le document est assez précis, on distingue facilement une sorte d'empennage de l'arme destiné à rectifier la trajectoire avant que ne soit généralisé le système de l'*armentum*.

Le archers à cheval ne sont pas moins nombreux dans les représentations de parades, soit qu'ils passent au pas ou au galop avec leur arme portée sur l'épaule dans sa housse, soit, comme à Capoue sur les Lébès ou à Satricum sur les plaques de terre cuite, qu'ils visent en passant une cible posée à terre (*tav. I b*), soit même, comme je le pense, qu'ils s'affrontent dans des courses équestres en armes, ce dont pourrait témoigner la frise aux cavaliers de Murlo où les bonnets sont ceux d'archers et où il faut sans doute reconnaître un car-

² Les archers apparaissent sur les plaques de Tuscania conservées au Louvre: A. ANDREN, *Architectural terracottas* (1939) pl. 24, 1; STARY, *Zur Eisenzeitlichen . . .*, raf. 35, 2. Ils tirent au galop sur une plaque de Satricum, ANDREN, *cit.*, pl. 138; et naturellement sur les lébès de Capoue où on les a pris faussement pour des « Amazones ».

Les lanceurs de javelot sont omniprésents sur les frises de Cerveteri, de Vignanello, du forum romain, sur un pithos de Vienne et sur la belle plaque de sima de Tarquinia où leurs chevaux piétinent un archer mort (M. CRISTOFANI, *Gli Etruschi e Roma* (1981) *tav. XIII c.*).

quois à la place du manteau³. Ils voisinent souvent avec d'autres cavaliers comme les hoplites montés (*tav. I c*) dont le grand bouclier rond détermine sans doute la fonction tactique. C'est, de toutes les pratiques de la cavalerie étrusque, la plus difficile, la plus « sportive » et elle requiert pour cette raison un costume adapté (celui des « Scythes »). Il ne fait guère de doute que ce soit là un emploi réservé à de très jeunes cavaliers, ce qui expliquerait sa ritualisation tardive dans les jeux du « *Ludus Troiae* »⁴.

Enfin, la persistance de ces pratiques ritualisées laisserait supposer que l'emploi de cette cavalerie à des tâches de harcèlement se serait prolongée assez longtemps, ce qui supposerait une pratique de la guerre beaucoup plus mobile que celle à laquelle on songe généralement.

2. *La cavalerie du combat rapproché.*

Les cavaliers qui se battent de la sorte sont, contrairement aux précédents, assez souvent représentés au combat.

Certains brandissent une arme qui semble encore être un javelot que l'on ne tient plus avec trois doigts, mais dans le poing fermé. Le javelot de cavalerie, hérité des armes de la charrerie, est alors en train de se transformer en une arme d'estoc. D'ailleurs dans les documents du IV^{me} siècle, cette arme s'est considérablement allongée et est devenue une véritable lance. De plus l'emploi de ce javelot/lance comme arme de poing est confirmé par le fait qu'il est unique (*tav. II a*). Le plus souvent c'est pour combattre une autre cavalerie que l'on semble adopter ce type de technique. Plusieurs représentations du milieu du V^{me} siècle en témoignent, en particulier à Chiusi où les peintures de la tombe Paolozzi retraçaient l'un de ces combats.

Toutefois l'arme de poing la plus fréquente semble être la *Makaira*. Or ce sabre court, que l'on retrouve de manière constante tant dans le mobilier funéraire du dernier quart du VI^{me} siècle que dans les représentations peintes

³ Les « jockeys » de Murlo sont vêtus très exactement comme les archers des lèbès de Capoue ou comme ceux du vase pontique du Würzburg n. 799 (Langlotz). L'étude de base sur cette représentation est celle M. C. Roor, *An Etruscan Horse Race*, dans *AJA* 77, 1973, 121 sq.. La forme rigide du manteau qui vole n'est guère satisfaisante, en revanche, cette forme est exactement celle des petits carquois portés sous le bras; il ne serait donc pas impossible qu'il s'agisse en fait d'une course d'archers. L'absence d'arcs ne poserait aucun problème sérieux car dans les courses en armes on ne porte que quelques armes « emblématiques » et non les armes offensives. Il serait ainsi possible à nos yeux d'y voir une ritualisation sportive de l'entraînement des archers montés.

⁴ « *cornea bina ferunt praefixa hastilla ferro* » (*Aen.* V, 567)

« *nunc spicula vertunt infensi* » (*Aen.* V, 586)

« *pars levis numero pharetras* » (*Aen.* V, 558)

Selon Virgile, tous ces exercices sont le fait de très jeunes gens, siciliens et troyens. Rappelons qu'à la tombe clusienne du singe c'est un enfant qui exécute la figure de voltige dont nous donnons la description.

et les reliefs jusqu'en plein milieu du V^{me} siècle, est parfaitement adapté au combat de cavalerie: ne frappant que de taille, il convient parfaitement à l'attaque et à la poursuite à cheval d'une troupe d'infanterie disjointe⁵. L'épée, quoique moins bien adaptée, et le bipenne qui sont l'un et l'autre attestés par nos sources, reçoivent le même emploi⁶. Il s'agit là d'un témoignage indubitable de l'existence d'une cavalerie de poursuite (qui semble inconnue en Grèce au même moment) et de harcèlement. Il faut nécessairement admettre que les affrontements devaient avoir des formes suffisamment variées pour nécessiter le recours à ce type de combat.

Ultérieurement, dès les débuts du IV^{me} siècle, le cavalier armé de la longue lance, n'est plus engagé dans des combats contre d'autres cavaliers, mais bien dans une lutte contre des fantassins isolés. C'est ce que montrent de manière constante les peintures, reliefs et sculptures du début du IV^{me} siècle. L'un des exemples les plus remarquables est celui du sarcophage du prêtre⁷. Toutes ces figures ont une évidente connotation héroïque et dérivent de la fameuse stèle attique de Dexiléos, peut-être par l'intermédiaire des interprétations de Grande Grèce. A ce stade il devient difficile de décider si nous sommes encore en face de documents réalistes ou simplement d'images à fonction strictement idéologique (je pencherais pour cette dernière interprétation).

En tout état de cause il existe une cavalerie destinée au combat rapproché à cheval, comme le prouvent tel vase pontique (*tav. II b*), telle plaque de bronze repoussé ou la sima du temple de la Piazza san Jacopo à Arezzo⁸. L'existence de ce type de combat implique deux certitudes: les armées contre lesquelles les Etrusques devaient combattre disposaient d'une cavalerie opérant comme telle; il y avait donc des combats entre cavaleries, comme ceux que la tradition historiographique signale devant Cumes. L'infanterie affrontée par ces cavaliers en combat rapproché n'avait pas toujours, tant s'en faut, la formation serrée de la phalange hoplitique. De plus, la poursuite à cheval, si contraire aux règles de l'agôn, semble avoir été fréquente.

3. *Infanterie montée, cavalerie démontée.*

Il s'agit d'une cavalerie dotée de l'armement offensif et parfois défensif de l'infanterie: épée, casque, bouclier et cnémides, parfois cuirasse. Elle défile à cheval, participe aux parades, aux jeux. Mais au combat, c'est une cavalerie

⁵ P. F. STARY, *Foreign elements, cit.*, serait tenté d'en chercher l'origine en Etrurie. Cette arme adaptée à la poursuite apparaît dans le dernier tiers du VI^{me} siècle, témoignant sans doute de cette pratique de combat.

⁶ Ainsi sur la frise de Velletri, A. ANDREN, *cit.*, pl. 127; STARY, *cit.*, taf. 46, 2.

⁷ H. BLANK, *Mélanges Dobrn*, mais aussi sur les stèles de Bologne et les sarcophages tardifs: R. HERBIG, *Jüngeretruskischen Steinsarkophage* (1952) pl. 28, 38 etc.,

⁸ Würzburg, n. 799; plaque de bronze Villa Giulia, STARY, *cit.*, taf. 25; éléments d'Arezzo, CRISTOFANI, *Arte*, fig. 116.

qui souvent met le pied à terre et se bat comme une infanterie d'élite intervenant sur les points menacés avec une grande rapidité. Elle peut de plus avoir un rôle de poursuite. La plus grande partie des représentations de cette « infanterie montée » (les fameux *berittenen Hopliten*)⁹ nous est fournie par les couvercles des cistes de Préneste où nous voyons nettement l'écuyer tenir le cheval du combattant. Mais il faut restituer une pratique semblable à des dates très antérieures car les terres cuites architecturales de l'archaïsme tardif multiplient les représentations de ces couples de cavaliers où un hoplite monté chevauche aux côtés d'un écuyer qui l'accompagne et qui tiendra les rênes pendant que le soldat principal combattra à pied. Le plus difficile dans un tel combat est de descendre très vite au bon endroit et de remonter de même, soit pour rompre le combat, soit pour atteindre un autre point critique du champ de bataille où l'appoint de cette cavalerie semble nécessaire. L'entraînement équestre doit donc porter d'abord sur la voltige élémentaire qui permet de descendre d'un cheval au galop et de remonter en volée à la même allure¹⁰. Or nous connaissons un nombre considérable de représentations de courses de *parabatai* (que l'on nomme à tort « *desultores* »). On y voit des cavaliers courant à côté d'un cheval non monté conduit au galop par un écuyer à cheval¹¹. Nombre de peintures à Tarquinia ou à Chiusi (*tav. II c*), nombre de reliefs de cette ville ou de l'ébène de Capoue montrent l'instant fugitif où le « voltigeur » glisse le long de l'épaule du cheval¹². Il nous semble évident que ces courses sont la ritualisation agonistique de l'entraînement de la cavalerie, destinée par la nature même des combats à intervenir de la manière que nous avons dite. Des témoignages grecs de cette pratique, en particulier à Corinthe où les textes parlent d'une course de ce type et où un bouclier votif représente cet acte, prouvent que l'usage n'est pas spécifiquement étrusque.

QUELQUES QUESTIONS.

Il ne s'agit là que de poser quatre questions qui découlent naturellement des constatations que nous venons de faire. Elles appartiennent à deux ordres d'idées et ouvrent dans deux directions d'enquêtes.

1) Y a-t-il des armes « nobles » et des armes « ignobles » ?

a) Les archers. Le discrédit moral qui pèse sur l'arc, du moins à la guerre, est général dans la Grèce tardo-archaïque et classique. On a recours pour con-

⁹ E. HERBIG, *cit.*

¹⁰ C'est à un exercice de ce genre, décrit par Xénophon dans son art équestre, que se prépare un des athlètes de la frise des jeux de la tombe Stackelberg.

¹¹ Nombreux exemples sur les reliefs de Chiusi, cf. nos « reliefs archaïques », mais la représentation la plus pittoresque est celle de la tombe du maître des Olympiades de Tarquinia.

¹² On consultera sur ces points l'étude qui vient de paraître de J. P. Thuillier, *Les jeux athlétiques dans la Civilisation Etrusque* (1985).

stituer les corps d'archers à des mercenaires, de surcroît barbares. Il faut attendre les débuts de la guerre du Péloponèse (et les grandes modifications de l'attitude morale qu'elle engendre) pour que l'on songe à demander à des citoyens de combattre avec un arc. Il n'y a rien de semblable en Etrurie. Les archers montés voisinent à la parade avec les hoplites montés et avec les lanciers que l'on serait fondé de prendre en Grèce pour des aristocrates.

Il faut admettre que ces armées ne sont nullement des armées civiques dans des cités « isonomiques », mais des troupes de *clientes* au sein de groupes gentilices. Ces armées se doivent seulement d'être efficaces et il est vain d'y chercher une idéologie hoplitique. L'adoption de l'armement n'implique pas nécessairement à mon avis l'adoption systématique de la tactique et encore moins celle de l'idéologie.

b) Les cavaliers sont-ils des *hippeis*, des *Equites*? La cavalerie étrusque est-elle une aristocratie?

Les thèses opposées d'A. Alföldi et d'A. Momigliano sur la nature sociale des cavaliers romains archaïques, n'ont pas éclairci sensiblement la question. F. de Martino refuse sagement de poser le problème en ces termes et préfère distinguer une cavalerie lourde et une cavalerie légère. Je viens de proposer pour l'Etrurie une approche un peu comparable. Mais le problème demeure. Or ce qui apparaît d'abord c'est la haute technicité de cette arme où les exigences physiques sont énormes. A mes yeux s'il y a choix d'une catégorie pour l'incorporation dans la cavalerie, le critère ne saurait être social. Il est d'abord technique (c'est le rôle à Rome de ce fameux examen d'aptitude que l'on nomme « *transvectio equitum* », dont on a dit justement qu'il s'agissait d'une revue de qualification); il est ensuite un choix par tranche d'âge, car la cavalerie est l'arme de la jeunesse. Les premières connotations réellement aristocratiques ne semblent apparaître qu'avec la diffusion du schéma « dexiléen », c'est à dire dans le premier tiers du IV^{me} siècle. Quant à la présence de magistrats sous les armes de l'hoplite monté (*tav. II d*), présence attestée par une plaque de terre cuite de Satricum, son sens est considérablement atténué par la présence également à Satricum d'hoplites à pied portant les mêmes insignes.

Le mélange constant des « armes » permet d'affirmer que, pas plus qu'il n'y a d'armes ignobles, il n'y a d'armes nobles dans une armées de clients.

2) Doit-on inférer de l'existence d'un armement hoplitique à celle d'une tactique et d'une « idéologie » hoplitiques?

a) Nous avons pu constater que dans nombre de représentations les javelotiers et les archers, les lanciers et les hoplites montés voisinaient. L'ensemble de ces armes montées s'articulait sur le groupe des fantassins hoplites: la tactique ne saurait donc avoir été que très souple, modelée sur les nécessités du moment et non soumise à des principes politiques ou sociaux. En fait il nous semble bien que les Etrusques adoptaient une tactique dictée par les ennemis même qu'ils

devaient affronter. Les formes du combat devaient se modifier en permanence: les ordres, transmis par la fameuse trompette permettaient de modifier l'ordre de bataille.

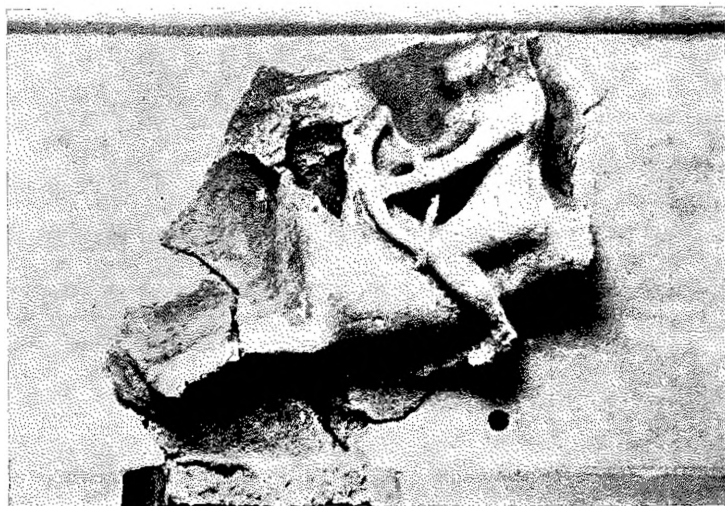
Après Snodgrass et Frederiksen, il faut sans doute admettre que la tactique hoplitique ne devait pas être la règle.

b) Nous avons discrètement proposé une distinction entre les hoplites montés et la cavalerie démontée. La différence en fait est de taille: tandis que les premiers confirmeraient la primauté du combat d'infanterie, les seconds témoigneraient au contraire de la pratique d'une tactique souple, d'une sorte de bataille de mouvement. Or tandis que les représentations du VI^me et du début du V^me montrent de manière très fréquente des cavaliers capables de combattre à pied (en effet ils portent rarement tout l'armement hoplitique, et souvent n'ont pas le grand bouclier), les représentations plus tardives montrent de manière constante une véritable infanterie hippomobile qui semble prévaloir entièrement dès les débuts du IV^me siècle. Nous aurions alors un indice en faveur d'une tactique très souple jusqu'à 450 et au contraire des témoignages en faveur d'une tactique plus rigide à partir de 380.

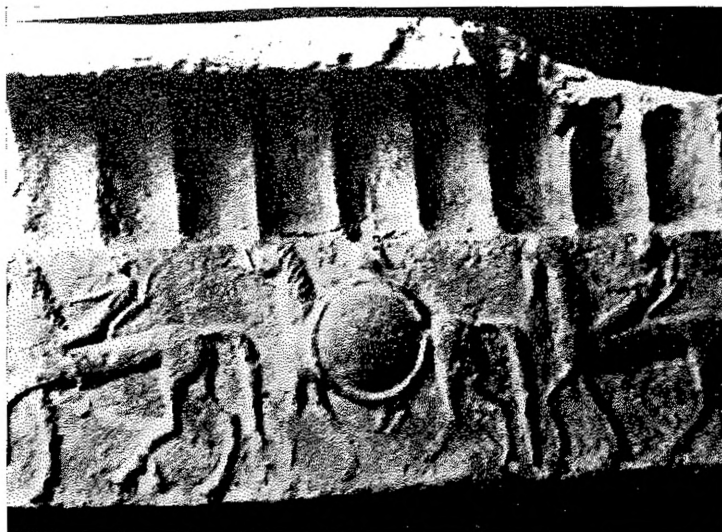
Il est clair que ces quelques questions, auxquelles je ne fais ici que proposer des réponses plausibles, sont loin d'être les seules que permette de poser l'observation attentive des représentations de soldats montés. Un travail plus nourri, actuellement en cours, devrait ouvrir dans ce domaine d'autres perspectives. Il reste que les principes d'analyse et de lecture exposés ici semblent permettre d'affiner notre connaissance des structures politico/militaires étrusques.



a

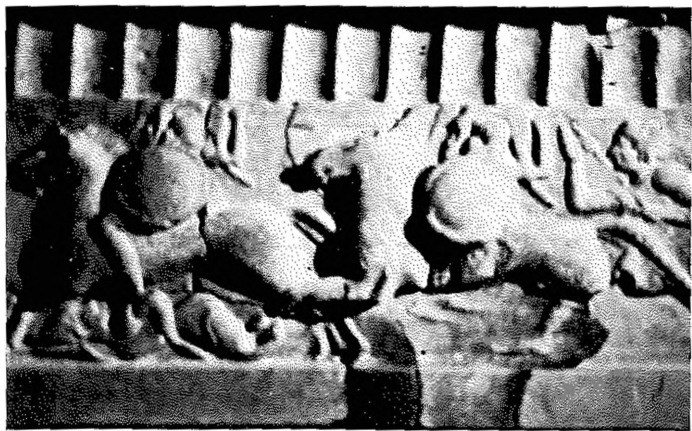


b



c

a) Terre cuite architecturale. Vignanello. Javelotier. Museo di Villa Giulia; b) Terre cuite architecturale. Satricum. Archer monté tirant. Museo di Villa Giulia; c) Terre cuite architecturale. Cortège d'archers et d'hoplites montés. Musée du Louvre.



a



b



c



d

a) Terre cuite architecturale. Tarquinia. Charge à la lance. Museo di Villa Giulia; b) Amphore pontique. Scène b.: combat entre 2 cavaliers et une troupe de fantassins. Würzburg. Martin von Wagner Museum. c) Peinture de la tombe du Singe. Chiusi. Jeune enfant exécutant un exercice de voltige dans la cadre d'une épreuve de « *parabatai* »; d) Magistrat pourtant les armes de l'hoplite monté.